

CONCLUSION

Cette recherche a permis de présenter un état des lieux de la végétation à des étages encore peu étudiés en Irian Jaya, collinéen et submontagnard, dans une région isolée et peu peuplée de la vallée de la Baliem et de l'Heluk. L'inventaire floristique, jamais effectué jusqu'à présent dans cette région, permettra des études approfondies sur la typologie et la dynamique forestière et sur les connaissances botaniques des Yali.

Dans une région où la forêt, même secondaire, est encore préservée des destructions occasionnées par une augmentation de la population, le développement de nouvelles technologies et l'exploitation industrielle de la forêt et du sous-sol, il était important de comprendre les relations que développent les villageois de Holuwon avec leur environnement végétal. Cette étude des savoirs et savoir-faire Yali a permis de proposer une interprétation de la gestion de leur terroir par les villageois.

Il était indispensable de mener cette recherche selon une approche intégrant trois disciplines, l'écologie végétale, l'ethnobotanique et l'ethnologie. Ces trois sciences ne sont plus trois approches différentes et indépendantes d'un même sujet d'étude, le terroir Yali, mais trois étapes indispensables et complémentaires d'une recherche sur les relations homme-environnement. Il me semble impossible d'étudier les modes d'utilisation du milieu par les Yali si ce dernier n'est pas caractérisé d'un point de vue botanique. Inversement, toute étude de la dynamique des recrûs et des successions de végétation dans des forêts anthropisées nécessite l'étude des activités humaines qui ont modifié ce milieu. La manière dont les activités Yali prennent place dans le terroir dépend de l'organisation sociale du village, de la façon dont s'expriment les rapports entre hommes ou entre hommes et femmes, des mythes qui sont à l'origine de certaines d'entre elles. La pluridisciplinarité de cette étude permet de relier l'organisation sociale du terroir aux éléments botaniques qui le caractérisent, grâce aux pratiques qui les modifient.

Les Yali sont sédentaires, sauf lorsqu'une catastrophe les oblige à déplacer la zone d'habitation, comme un tremblement de terre, des épidémies, la sécheresse, ou la venue d'un missionnaire. Leur subsistance est assurée par les *yabuk*, les zones de cultures dont ils tirent la plus grande partie de leurs aliments. L'espace cultivé apporte tous les aliments et objets dont ils ont besoin, et ce n'est que récemment, grâce à l'éducation que leur ont donné l'Etat et les missionnaires, que les villageois accumulent des tubercules ou des objets à valeur marchande pour les revendre à Wamena et se procurer ainsi d'autres objets manufacturés, qui leurs sont désormais « indispensables ». Traditionnellement, les villageois trouvent un usage à un grand nombre de végétaux de leur terroir, ils vivent dans un état d'autosuffisance, tant que l'équilibre entre la démographie et les surfaces cultivables disponibles est respecté. Certes les Yali détruisent le paysage, la forêt primaire a presque été éradiquée, mais depuis des générations, ils utilisent une forêt secondaire dont ils entretiennent la pérennité, à travers une alternance de mise en culture / mise en friche, permettant à la fois de se nourrir, de nourrir la population porcine, mais permettant également au terroir de se reconstituer, et au cycle de se poursuivre.

Chaque stade de l'exploitation du terroir, de l'ouverture du *yabuk* à la vieille forêt secondaire, est accompagné par des activités humaines réglées en fonction de l'étape du cycle de végétation. L'ouverture d'une nouvelle parcelle est la phase où l'intervention humaine est la plus drastique, où la forêt est éliminée, puis le sol est préparé pour la mise en culture du *yabuk*. Ici encore, l'intervention humaine est importante, mais il ne s'agit plus de destruction, enfin le *yabuk* est abandonné et les activités diminuent à mesure que le recrû vieillit, pour n'être plus, après quelques années, qu'un terrain de chasse ou de cueillette, où l'impact de l'homme est réduit.

Les Yali sont minimalistes dans les activités qui entraînent la dégradation de ce paysage dont ils dépendent pour leur vie. Un changement de cette mentalité est provoqué par la construction de maisons de planches pour l'administration : ainsi, un dispensaire, une école, des maisons de fonction pour les instituteurs, la maison du missionnaire, ont nécessité l'utilisation de nombreuses planches. Des villageois sont ainsi devenus bûcherons et ont vendu le bois de leur terroir, constituant le premier corps de métier ne vivant pas directement des fruits du terroir. Le bois est monnayé, et l'argent transformé en biens de consommation.

Dans les pratiques concernant la culture d'un *yabuk* ou les constructions (enclos, ponts, maisons), les villageois intègrent facilement les savoirs venant d'autres sociétés d'Irian Jaya. Ainsi, certains portails ou enclos sont inspirés des techniques Dani-Baliem, de la région de Wamena. L'élevage de lapins et de poulets a été développé par le missionnaire de Holuwon. Ils sont également intéressés par toute plante alimentaire nouvelle (pamplemousse, citron, tomate, orange) et le nombre de ces espèces et variétés croît régulièrement. Mais la patate douce demeure le principal aliment des Yali. C'est celui pour lequel leurs connaissances sont les plus importantes et, lorsqu'en 1997 la quasi totalité des plants de patate douce sont morts ou ont été infectés par des insectes parasites, les villageois ont été véritablement en danger.

Même si les usages du terroir sont multiples, dans tous ses secteurs, par la chasse, la cueillette de fruits, de feuilles comestibles, de tubercules sauvages, la principale activité reste localisée dans les *yabuk*, et la principale plante consommée est la patate douce.

La société Yali était autrefois organisée autour de l'*ousayowa*, la maison rituelle, et le terroir autour du *yabuk anum*, la parcelle nombril. Même si l'arrivée des missionnaires et les changements drastiques qu'elle a impliqués ont détruit tout ce qui pouvait être considéré comme rituel ou sacré, l'organisation de l'espace continue de se calquer sur la notion d'espace rituel stabilisateur du terroir, protecteur de ses habitants, et fertilisant pour ses *yabuk*. Tous les rituels, les activités, les pratiques, les mythes fondateurs, toute l'histoire des Yali et leurs comportements quotidiens confirment le rôle central des *yabuk* dans la vie et dans l'espace Yali.

Les villages marquent les frontières de l'espace cultivé avec l'espace habité. Les *yabuk* s'étendent non seulement sur la partie cultivée du terroir, mais aussi sur tous les recrûs qui sont autant de cultures potentielles, une réserve de *yabuk*. Aussi, ai-je considéré le terroir comme un

système dynamique, dans lequel l'espace et le temps se trouvent rassemblés par la seule activité du cultivateur-cueilleur. Le terroir n'est plus seulement un *lieu*, dont les frontières sont tracées, reconnues, mais il devient une *succession d'états*, dirigée par la main de l'homme, dont chaque étape est marquée par l'activité qui y est menée. A chaque étape, la pression anthropique se fait sentir, plus ou moins forte, et détermine l'étape suivante : ainsi, l'ouverture d'un *yabuk* marque l'action la plus violente des Yali envers leur terroir : c'est le moment où l'on coupe, abat, brûle. Cette étape est masculine et uniquement destructrice pour la forêt. Dans les *yabuk* isolés, il faut encore construire les barrières dont le bois est prélevé dans des forêts tampons non cultivées. Cette étape est la destruction du recrû. La seconde étape de ce cycle de culture est la préparation de la parcelle : les hommes uniquement achèvent de nettoyer la parcelle, travaillent la terre pour la préparer à la plantation. Pour certaines parcelles, du fertilisant végétal est apporté. La pression anthropique est également importante, mais la végétation ayant été détruite, elle ne semble pas, *a priori*, être aussi violente que la précédente. Je n'ai pu étudier les conséquences des différentes pratiques sur la dynamique et la composition floristique du recrû, qui aurait pu apporter des informations sur leur impact. Je qualifierai cette étape de construction d'un yabuk. Puis les femmes plantent le *yabuk*, prélevant les boutures dans les parcelles récemment abandonnées. Les hommes les aident parfois. Au cours de cette étape, de mise en culture, la pression anthropique est importante, et le rendement de la parcelle en dépend. Un *yabuk* régulièrement entretenu, désherbé produira des tubercules plus gros et plus nombreux. L'étape suivante est l'abandon du *yabuk*, dont les derniers plants fournissent leur nourriture aux porcs, et des boutures pour les nouveaux *yabuk*. L'activité humaine se limite au prélèvement de plantes utiles, et les villageois laissent la végétation repousser. Enfin, vient le moment où toutes les patates douces ont disparu du *yabuk*, où seuls restent quelques Pandanus rouge ou bananiers, et les Yali ne viennent plus que pour en cueillir les fruits, chercher des écorces à fibre ou chasser. Les activités humaines sont réduites, mais maintenues. C'est l'étape de régénération de la forêt, *ohei*, qui mènera à un nouveau cycle, par sa destruction. Le cycle de culture comprend donc les cinq étapes suivantes :

1. Destruction du vieux recrû
2. Construction du *yabuk*
3. Mise en culture du *yabuk*
4. Abandon récent du *yabuk*
5. Régénération de la forêt

L'espace cultivé du terroir dépasse, par ces cinq étapes, la limite du *yabuk stricto sensu*, et inclut les recrûs, réserve de *yabuk*, et source de plantes de cueillette et de gibier.

Au centre du terroir, l'impact des activités humaines est maximum. A mesure que l'on s'en éloigne, il diminue, jusqu'à ne devenir que zone de passage dans les forêts primaires.

Cette étude, visant à effectuer un état des lieux du paysage, de la société Yali de Holuwon et du mode d'appropriation du terroir, n'en est qu'à ses débuts. De nombreuses pistes de

recherches sont ouvertes, qui permettraient d'approfondir nos connaissances sur les relations homme-environnement, sur les successions de végétation en fonction des pratiques agricoles, et sur la flore et ses usages par les Yali.

Concernant l'étude de la végétation de recrû, il serait intéressant de développer une méthode plus systématique que celle déjà employée dans le cas de Holuwon. La méthode des mosaïques forestières me semble intéressante (TORQUEBLAU 1986), mais le problème se pose concernant la distinction des catégories sylvigénétiques, à cause de grand nombre de rejets de souches et du temps relativement court des friches. Il serait donc intéressant d'adapter cette méthode à l'étude des recrûs et la coupler à un traitement statistique.

Etant donnée la faible surface étudiée, une cartographie précise de la végétation pourrait être réalisée, en multipliant le nombre de lignes jusqu'à couvrir l'ensemble du terroir. Mais la lenteur de cette méthode pose problème quand le site d'étude est rapidement modifié par les activités humaines. Une cartographie des sols du terroir pourrait être couplée à celle de la végétation, ce qui permettrait de mettre en relation les types de sol, leur fertilité, leur potentialité agricole selon les Yali, et le type de recrû associé.

Des informations ethnozoologiques pourraient être obtenues, concernant les oiseaux, les marsupiaux, les phalangers, les larves et les chenilles comestibles. Des informations pourraient être collectées à propos des connaissances locales sur les types biologiques des plantes et les animaux pollinisateurs. D'un point de vue botanique, l'inventaire des principales espèces du terroir, ainsi que leurs noms vernaculaires et leurs usages ayant été effectués, des études plus approfondies sur l'identification, la taxonomie des plantes par les Yali pourraient débiter.

Il serait intéressant de comparer avec d'autres sociétés le mode d'appropriation du terroir, selon les conditions altitudinales et topographiques. Trouve-t-on une organisation dynamique du terroir centré sur l'espace cultivé chez les Amungme d'Alama, ou les Nduga de Mapnduma, situés à une altitude similaire et sur le même versant de la cordillère centrale, ou chez les Dani-Baliem de Kurulu ou les Yali de Ninia, situés plus en altitude ?

Les pratiques agricoles de la société Yali de Holuwon dépendent de l'absence du brûlis dans les *yabuk*, ce qui permet une reprise rapide de la végétation et la pérennité de telles pratiques. Il me semble utile de comparer les pratiques, l'organisation sociale de plusieurs sociétés en fonction de l'usage ou non du brûlis. Mais les conditions du milieu, comme l'altitude, la pluviométrie, la topographie, doivent être comparables entre ces sociétés. Les Yali de Ninia, par leurs pratiques agricoles, sont-ils plus proches en cela des Dani-Baliem ?

La culture semi-itinérante, par l'usage des cycles culturaux, permet l'utilisation sur un long terme d'un terroir de moyenne altitude. D'autres techniques sont à comparer avec cette dernière, comme le buttage en altitude et les « agroforêts » à sagou dans la plaine.

Pour finir, je citerai ces mots de l'ancien Bupati de Wamena, J.B. Wenas à propos des Dani-Baliem : « Ils (les Dani) sont idiots ?! Celui qui aurait le courage de m'expliquer ça, irait au-devant d'une sévère dispute. (...) Les Dani sont des agriculteurs et des horticulteurs habiles

et expérimentés, qui maîtrisent les techniques de l'agriculture itinérante avec des systèmes élaborés de mise en jachère par rotation. Même les spécialistes de botanique sont perdus face à ces populations qui connaissent plus de 70 variétés de patates douces. Est-ce que les Dani sont pauvres ? Quels sont les critères retenus ? Ils possèdent de la terre, des jardins et des élevages de porcs. Est-ce qu'ils sont primitifs ? Où trouve-t-on des populations de l'intérieur qui ne sont pas mal à l'aise lorsqu'il s'agit de monter dans un avion ? Est-ce une particularité propre à Wamena ? » (DEFERT 1996 : 273).

Ces mots pourraient s'appliquer aux Yali, considérés par les indonésiens comme *masyarakat ekonomi lemah* (population à économie faible), comme des pauvres et des ignares qu'il faut éduquer, et à qui il faut apprendre l'économie de marché. A une époque où l'économie indonésienne s'effondre et où le nombre de gens en dessous du seuil de pauvreté augmente de jour en jour, ce sont des sociétés comme celle des Yali qui montrent l'exemple, eux qui restent riches de leur terre, de leurs *yabuk* et de leur culture.

